VIENT DE PARAÎTRE

HOMME ET SOCIÉTÉ

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques 75005 Paris
Tél : 01 43 25 80 15 - Fax : 01 43 54 03 24
Courriel : publisor@univ-paris1.fr

L'ennui

Histoire d'un état d'âme (XIXe-XXe siècle)

Sous la direction de
Pascale Goetschel, Christophe Granger,
Nathalie Richard et Sylvain Venayre

2012, 16 × 24, 328 p., 25 €
ISBN 978-2-85944-718-2
ISSN 0292-6679

Depuis très longtemps, des philosophes, des pédagogues, des médecins, des anthropologues ont disserté sur l'ennui, tentant d'en apprécier la forme. De siècle en siècle, la question de l'ennui leur paraissait d'autant plus importante à résoudre qu'elle semblait se perpétuer à l'identique. L'ennui, lit-on, serait l'un des aspects de l'humaine condition. Et pourtant, n'y aurait-il pas une histoire de la forme ennui ?

Sans doute des similitudes existent-elles, qui invitent à penser que Sénèque, dès lors qu'il parle de son ennui, est notre contemporain.

Mais ne peut-on pas identifier, dans les manières de dire son ennui, dans les savoirs qui prennent en charge l'ennui, dans les lieux qui expriment l'ennui, une historicité qui serait, aussi, celle-là même de l'ennui ? Tel est le pari de ce livre : tenter d'approcher, en historien, le phénomène de l'ennui. Les mutations de l'époque contemporaine, en l'occurrence, constituent un observatoire approprié : les codes esthétiques du romantisme, la définition de la psychologie, l'identification de classes et de lieux emblématiques de l'ennui (de l'adolescence à la salle d'attente) permettent en effet de saisir la dimension historique du phénomène. Entre la fin du XVIIIe siècle à nos jours, les changements sont tels qu'il n'est plus possible de le nier : l'ennui aussi a une histoire.

Les auteurs :

Robert Beck, Françoise Blum, Bruno Cabanes, Nicole Cadène, Laurent Clauzade, Jean-Christophe Coffin, Jean Da Silva, Delphine Debons, Thomas Dodman, Annie Fourcaut, Pascale Goetschel, Christophe Granger, Liah Greenfeld, François Guillet, Arnaud-Dominique Houte, Mathilde Leduc-Grimaldi, Thierry Pillon, Nicolaos Pitsos, Nathalie Richard, Scarlett Salman, Stéphanie Sauget, Thibault Tellier, Pierre Triomphe, Rossana Vaccaro, Alain Vaillant, Sylvain Venayre, Georges Vigarello et Anne-Gaëlle Weber.

BON DE COMMANDE

À RETOURNER AUX :
Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques
75005 Paris

TITRE ET AUTEUR	PRIX UNITAIRE	QTÉ	PRIX
		+ frais de port *	
		TOTAL	

* 6 € par ouvrage, 1,5 € par ouvrage supplémentaire

Mme, M. . . . . .

Adresse . . . . . .

. . . . . .

Code postal et ville . . . . . .

Date **Signature**

Veuillez libeller votre titre de paiement à l'ordre de :
L'Agent comptable de l'Université Paris 1 – Publications de la Sorbonne

Table des matières

Christophe Granger
Introduction 7

De la philosophie à la médecine

Nathalie Richard — Présentation 23

Liah Greenfeld
E pluribus unum.
L'émergence d'un mal-être moderne et des mots pour le dire 31

Laurent Clauzade
Un héritage des Lumières ?
L'ennui dans la philosophie comtienne 43

Thomas Dodman
Ennui et fatigue pendant la colonisation de l'Algérie 55

Jean-Christophe Coffin
L'antichambre de la décadence.
Brierre de Boismont, un aliéniste face à l'ennui 63

Thierry Pillon et Georges Vigarello
Du surmenage à l'ennui.
Histoire d'un mot, histoire d'une culture 75

Nicolaos Pitsos
La neurasthénie ou la médicalisation de l'ennui dans la France
de la Belle Époque 89

Bruno Cabanes
Ennui et expérience de guerre.
L'émergence d'un discours scientifique au XXe siècle 99

De nouvelles manières de dire

Sylvain Venayre — Présentation 111

François Guillet
Les jeunes, la violence et l'ennui dans la première moitié du XIXe siècle 115

Nicole Cadène
Marie-Edmée… ou l'ennui d'être femme. Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire 127

Mathilde Leduc-Grimaldi
« Mi sono *emmerdé* tutta la giornata ». Ennui et stratégie de contre-épreuve chez deux jeunes Italiens en Afrique centrale, 1870-1905 139

Alain Vaillant
L'alchimie de l'ennui dans la modernité littéraire des années 1850 151

Anne-Gaëlle Weber
La droit à l'ennui dans le récit de voyage du XIXe siècle 163

Jean Da Silva
« L'effet Bartleby ». Ennui et mode de création dans l'art des années 1960 177

Les cadres modernes de l'expérience ennuyeuse

Pascale Goetschel — Présentation 191

Pierre Triomphe
L'ennui parlementaire. Instrumentalisation et stratégies d'évitement, 1815-1848 201

Anrnaud-Dominique Houte
« Puis ils rêvèrent en silence ». L'ennui dans la gendarmerie du XIXe siècle 213

Stéphanie Sauget
L'ennui dans les gares au XIXe siècle 225

Robert Beck
Expression d'un vide ? L'invention de l'ennui dominical au XIXe siècle 237

Delphine Debons
Les barbelés de l'ennui. Souffrances morales et moyens d'évasion dans les camps de prisonniers de guerre français (1939-1945) 249

Françoise Blum et Rossana Vaccaro
L'ennui à l'atelier et à l'usine. Discours ouvrier sur « ces jours [qui] passent, immenses » 261

Annie Fourcaut et Thibault Tellier
La *sarcellite* ou pourquoi les femmes s'ennuient dans les grands ensembles 275

Scarlett Salman
Les ennuis du cadre : la leçon du coaching en entreprise. Une professionnalisation des stratégies d'évitement de l'ennui 289

Sylvain Venayre
Ouverture 301

Les auteurs 309

Table des matières 315

L'ART DE NE POINT S'ENNUYER

Par M. DESLANDES.

A PARIS,
Chez ETIENNE GANNEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis la Fontaine S. Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC XV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Christophe Granger

Introduction
Deux siècles d'ennui

Sur l'ennui qu'allez-vous nous dire ?
Seriez-vous par hasard assez fou pour tenter
D'amuser le public, en voulant lui décrire
Les effets de ce mal ? Vous le feriez sourire
Laissez-là ce projet, croyez-en l'amitié :
Quand on prend un semblable titre,
On doit en redouter l'effet ;
Et vous aurez à peine entamé le chapitre,
Qu'on dira : cet auteur est plein de son sujet[1].

Par un paradoxe assez réjouissant, les années 2000, si pleines de leur frénésie événementielle, ventrues de mille injonctions à faire, à vivre, à jouir, ont, Dieu sait pourquoi, beaucoup flirté avec l'ennui. Certains y ont vu le symptôme d'une société où règne l'urgence et où la norme se mesure désormais aux degrés de l'initiative personnelle. D'autres, assurés de leur propre importance, en ont fait le révélateur d'un moderne esprit de paresse. D'autres, encore, ont discerné en lui la racine universelle des choses humaines[2]. Et d'autres enfin, sérieux comme des papes, en ont tressé l'éloge, appliqués à faire de cet espace dérobé aux exigences collectives l'occasion rêvée pour le libre exercice de l'ingéniosité et de la curiosité personnelles[3]. Dès lors, que penser de cette pesante présence ? Que la décennie, plus que d'autres avant

1 Charles Boissière (de la Société philotechnique), *Éloge de l'ennui, dédié à l'Académie française*, Paris, Dentu, 1860, p. 5.

2 « L'ennui est un enjeu planétaire », *Libération*, 3 septembre 2007.

3 « Éloge de l'ennui », *Magazine littéraire*, n° 400, juillet-août 2001. Et tout récemment, mais dans un autre contexte, le petit livre de Peter Toohey, *Boredom. A Lively History*, New Haven, Yale University Press, 2011.

elle, s'est montrée fertile en bâillements ? Qu'elle toléra bien moins qu'on *s'emmerde* ou qu'on tourne en rond ? À voir. Une chose est sûre, en tout cas : l'ennui, coincé toujours entre le trait d'humeur et la caractéristique d'époque, a compté au nombre des motifs à partir desquels les professionnels de l'air du temps se sont avisés de déchiffrer le présent, de dire *ce qu'il est* et *ce qu'il devrait être*.

Or, et c'est bien là que tout commence, le trait a, pour l'historien des sociétés contemporaines, quelque chose d'infiniment familier. De déjà vu. Prenez la Restauration : littéralement hantée par l'ennui, Vigny, Stendhal et ainsi de suite. La fin du XIXe siècle ? Dévorée à son tour par l'*embêtement*, nous dit Paul Hervieu en 1898, livrée corps et biens aux neurasthénies de tous poils. L'entre-deux-guerres ? Les Trente Glorieuses ? Pas mieux. Là, il s'insinue dans l'école de la République, incriminant les programmes et les méthodes ; ici, il ronge, sous les traits de la sarcellite, l'existence modernisée des grands ensembles. Depuis deux siècles au moins, deux millénaires peut-être, l'ennui, autrement dit l'expérience ennuyeuse et les significations, changeantes, qu'on a pris pour habitude de lui attribuer, est venu attacher les hommes à leur époque. Pour un peu, on le croirait inoxydable.

Et c'est de ce dégueulement d'ennui, poisseux et jamais démenti, que ce livre a choisi de faire son énigme. Quelque chose d'assez simple en fait : est-il possible d'échafauder une histoire de l'ennui ? Ou plus exactement, comment se donner les moyens de faire de ce sourd sentiment d'insatisfaction, probablement vieux comme le monde et rétif aux définitions trop bien taillées, un objet d'histoire ? Et que faire de lui, comment lui donner une place dans la connaissance des choses passées ? Par précaution, et devant l'immensité de la tâche, c'est en groupe qu'on a décidé d'aller y voir – à l'occasion d'un colloque, tenu à Paris à la fin de l'année 2007, et dont ce livre reprend la substance[4].

Il faut dire qu'à l'historien, amateur des terres fermes, l'ennui lance plusieurs défis. D'abord, parce que les contours de ce qu'il est demeurent vagues. Bien sûr, les dictionnaires sont formels. « ENNUI. *n.m.* (déb. XIIe ; de *ennuyer*) », précise celui que j'ai sous les yeux. « Impression de vide, de lassitude causée par le désœuvrement, par une occupation monotone ou dépourvue d'intérêt. » Et il ajoute une variation plus récente : « Mélancolie vague, lassitude morale qui fait qu'on ne prend d'intérêt, de plaisir à rien. V. Abattement, cafard (*fam.*), dégoût (de la vie), langueur, mal (du siècle), neurasthénie, noir (idées), spleen[5]. » À l'évidence, les mille nuances qui nichent

4 Colloque international « L'ennui, XIXe-XXe siècles. Approches historiques », Paris, 29 novembre-1er décembre 2007, organisé avec le soutien des Centre d'histoire sociale du XXe siècle (Paris 1/CNRS), Centre de recherche en histoire du XIXe siècle (Paris 1/Paris 4), Centre d'histoire du monde moderne et des révolutions (Paris 1) et centre Alexandre-Koyré (EHESS, CNRS, Muséum national d'histoire naturelle).

5 « Ennui », *Le Robert*, Paris, 1989.

en cette définition, du sentiment de vacuité, vite éteint, à la tristesse tenace, ont de quoi refroidir toute entreprise nominaliste. Pas question en effet de se lancer, critères en poche, à la recherche de l'ennui « véritable » – du reste, quels critères faudrait-il retenir ? Non seulement c'est s'exposer à enfermer par avance dans les replis du mot ce qui se présente justement, vague et mal taillé, sous l'aspect d'une impression fugitive, mais c'est, plus encore, détruire une bonne partie de ce qu'il s'agit de comprendre, en faisant mine d'oublier que toute définition de l'ennui, fût-elle pure et objective comme les aiment tous les positivismes, demeure avant tout le produit et l'enjeu de mécanismes considérables, dont le fin mot consiste précisément à donner un nom aux choses. Or ce sont ces mécanismes-là qu'il nous faut aussi prendre pour objet. Dès lors, retrouver la façon dont les acteurs se sont jadis avisés de faire de cette passagère décrue de l'intérêt une expérience digne d'intérêt nous suffira pour commencer.

L'autre défi se révèle plus intimidant encore. Car l'ennui tel qu'il se dit, s'éprouve ou s'explique aux XIXe et XXe siècles, lointain cousin de l'acédie et de la mélancolie médiévales[6], s'avance vers l'historien tout caparaçonné, déjà, d'un immense édifice interprétatif. La théologie, la science des humeurs, la philosophie, en un interminable discours qui va allègrement de Sénèque à Heidegger, et plus tard (mais pas moins intensément) la psychologie, sans oublier les sciences de la pédagogie, se chargent par avance d'en compliquer l'abord. L'historien, du coup, se doit d'étudier aussi la façon dont cette raisonneuse exégèse a pesé sur la carrière de l'ennui, dont elle a fait de lui le lieu où se condensent des valeurs, des croyances, des certitudes plus ou moins bien ficelées ensemble.

Autrement dit, pour y voir clair, nous avons pris le parti d'ouvrir grand la fenêtre, de considérer les lieux, les temps et les mots de l'ennui, mais aussi les figures de l'ennuyé, les impressions qui sont les siennes, la multitude des projections collectives dont il est l'objet et la longue suite des dispositifs rhétoriques qui s'offrent à en ordonner le sens, des plus savants aux plus profanes, du vague à l'âme consigné en secret au creux du journal intime aux pages des innombrables et très sérieux *Arts de ne pas s'ennuyer* dont la vogue est vieille, déjà, comme le XVIIe siècle. En toute logique, pareille histoire prend place dans celle, plus vaste, et plus vivace, des passions et des sentiments. Voici près de quarante ans, d'ailleurs, Theodore Zeldin avait pu porter l'ennui au programme de sa monumentale *Histoire des passions françaises*, au titre d'une plus ample « histoire de l'angoisse personnelle[7] ». Plus sûrement, toutefois,

6 Sur cette question, voir Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la mélancolie*, Paris, Gallimard, 1989, notamment « La mélancolie comme exacerbation de la conscience de soi », p. 371-387.

7 Theodore Zeldin, *Histoire des passions françaises, 1848-1950* [1978], Paris, Payot, 1994, t. 2, chap. 3 : « Inquiétude, ennui et hystérie », p. 553-609 (et en particulier sur l'ennui : p. 586-590).

c'est du côté de Lucien Febvre que lorgne pour partie ce livre. Le Febvre de 1941. Celui qui, en un article fameux, exhortait les historiens à « reconstituer la vie affective d'autrefois », à recomposer le « système de sentiments » qui travaille une société donnée. Il porta ainsi l'amour, la haine, la peur, la cruauté au fronton de la maison Histoire[8]. On rêvait qu'il y mît l'ennui. Il s'en garda. Et après tout, la chose peut se comprendre : un tel programme, bien fait pour effaroucher la profession, devait au moins s'arrimer à des sentiments d'importance, bien nets, bien francs, indiscutables – on est historien, tout de même. Mais c'est aussi que l'ennui, s'il peut effectivement se glisser dans l'armature d'une histoire de la vie affective des hommes du passé, impose aussitôt de la faire copieusement travailler. Car avec lui, c'est autre chose. Étranger aux paroxysmes qui retiennent plus volontiers les historiens et leurs lecteurs, l'ennui réclame de se mettre en chasse de sensations plus diffuses, d'impressions en creux, à la fois éphémères, fugitives et de faible intensité. Du gris, du tiède, du morne. Et le tout enserré de frontières obstinément incertaines. Une *humeur*, pourrait-on tenter, si la médecine hippocratique n'avait réservé au terme une autre carrière. Quelque chose de plus ténu qu'une émotion, en tout cas, et de moins tranché qu'un sentiment. Quelque chose comme l'*histoire d'un état d'âme*.

Qu'on s'entende bien, pourtant : les problèmes qu'elle se donne, eux, n'ont rien d'évanescent. De quoi est fait l'ennui ? Comment a-t-il fini par former une catégorie d'impression, mais aussi de description et de jugement à part entière ? Suivant quels principes les hommes et les femmes des deux siècles passés s'y sont-ils pris pour l'investir de valeurs et de signification ? Et plus encore peut-être : quelle place lui accorder dans la gestation des sociétés contemporaines ? Pareille démarche suppose d'articuler plusieurs domaines qu'il serait périlleux de prétendre séparer aussi simplement.

Le premier d'entre eux, le plus évident sans doute, pas le moins exigeant, relève de l'historicité des expériences. Lassitude, insatisfaction, langueur, sentiment de vide : l'ennui est un phénomène lié à un temps et à un espace précis ; il prend racine dans l'expérience désaccordée du monde, ou plus exactement dans la présence contrariée à ce qui se joue, dans la discordance qui s'introduit entre le présent vécu et celui escompté. Et à ce jeu, il défie par avance la typologie, tant aucun lieu, aucune circonstance, aucun univers, social, politique, économique, ne peut prétendre lui être toujours étranger. Comme le montrent les pages qui suivent, on s'est, un jour ou l'autre, avec plus ou moins de persévérance, ennuyé à la Chambre des députés, dans les gares parisiennes, dans les casernes et les usines, le dimanche, chez soi et même en voyage, dès lors que pâlit l'intérêt pour l'activité en cours. En réalité,

8 Lucien Febvre, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? La sensibilité et l'histoire » [1941], repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 221-238.

pour emprunter un instant encore la panoplie du phénoménologue, l'attente, le délai, l'étirement des durées, l'instant de désœuvrement, bref toutes les situations d'intranquillité où, comme dit joliment Pascal, « nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir[9] », peuvent faire l'affaire. Et non seulement elles, d'ailleurs, mais aussi, à un niveau plus insidieux, toutes les situations sociales dont la trop grande ritualisation, parce qu'elle interdit la surprise et le maintien de l'intérêt, barbe, blase, indiffère à force d'évidence et dispense l'impression qu'*il ne se passe rien* ou, ce qui revient au même, qu'*il se passe toujours la même chose*. On peut dès lors hasarder ceci : contrairement à la fête ou à l'événement public, qui, à la façon d'un diapason, synchronisent la multitude des expériences singulières et organisent un horizon commun où se coordonne la pluralité des attentes et des attentions, l'ennui, lui, trouée maussade dans les injonctions à se prendre au jeu, rend l'individu à son expérience singulière ; il procède d'une dispersion, d'une latence et, si le mot a un sens, d'une défaite de l'adhésion à ce qui se joue.

Devant l'historien s'ouvre ici un espace d'exploration considérable. Car il ne lui suffit pas de découvrir, éparses et increvables, les traces de ces configurations ennuyeuses, il lui faut aussi, pour espérer leur donner une once de sens, retrouver la gamme historique des sollicitations et des centres d'intérêts dont elles marquent le suspens, consentir à entreprendre l'archéologie des figures changeantes de la lenteur, de la monotonie ou de l'ordinaire qui abreuvent le sentiment d'ennui, reconstituer autant que possible le tissu des valeurs sociales qui règle l'appréciation de la situation en question, et rapporter enfin tout ceci à l'histoire précise des manières changeantes d'être au monde, de se sentir affecté par ce qui advient et de s'y montrer attentif[10]. Et de ce point de vue, si l'ennui a bel et bien partie liée avec l'ascension de l'« individu moderne », comme l'affirme sans doute un peu vite Elizabeth Goodstein[11], c'est à coup sûr qu'il est pris dans l'historique montée de la « sensibilité à soi » qui, prenant racine au XVIIIe siècle, s'épanouit au siècle suivant dans une nouvelle « tyrannie de l'intimité[12] », dont l'homme sensible,

9 Pascal, *Pensées* [1977], Paris, Gallimard, 2004, édition de Michel Le Guern, fragment 43. Et d'une façon générale, pour ce qui suit, voir les livres classiques de Michèle Huguet, *L'Ennui et ses discours*, Paris, PUF, 1984 et, id., *L'Ennui ou la Douleur du temps*, Paris, Masson, 1987.

10 Sur les formes d'attention au monde telles qu'elles s'organisent à la fin du XIXe siècle et sur les théories qui les soutiennent, voir notamment, malgré des analyses discutables, le livre de Jonathan Crary, *Suspensions of Perception. Attention, Spectacle, and Modern Culture*, Cambridge, MIT Press, 2000.

11 Elizabeth S. Goodstein, *Experience Without Qualities: Boredom and Modernity,* Stanford, Stanford University Press, 2005.

12 Sur la sensibilité à soi et sur l'ascension de l'« individu », voir notamment la synthèse foisonnante dressée, il y a deux bonnes décennies déjà, par Alain Corbin, « Coulisses », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1999 [1987], en particulier « Le secret de l'individu », p. 389-460.

appliqué à disséquer ses humeurs dans le repli soigneux des soubresauts du monde, se plaît à cultiver les raffinements. Mais l'ennui moderne a aussi à voir avec une plus ample réorganisation sociale des expériences, avec la discipline diffuse qui règle les conduites publiques, avec la célébration de l'énergie et de l'initiative, qui, jusqu'à la typification, distribue les situations « vivantes » et celles où l'on se barbe (ville de province, etc.), et avec la lente rationalisation des temps de vie qui, appesantissant l'arithmétique des heures et le mépris du vide, rend plus intolérable la subreptice insinuation de l'ennui.

C'est en le rendant à cette double généalogie des expériences qu'il devient possible de comprendre comment l'ennui a pu devenir une féroce catégorie de jugement et de classification – des êtres, des lieux, des spectacles ou des époques. Bien sûr, il y a loin de la disqualification d'un spectacle, et parfois d'un genre tout entier, comme la tragédie au seuil du XIXe siècle qui, à en croire le *Journal des Débats*, ne peut plus séduire que ceux qui « mettent leur gloire à ne pas convenir que l'*Iliade* les ennuie[13] », à l'ennui distingué qu'affectent ceux accablés par le monde ou revenus de tout, à l'image de Chateaubriand, l'ennui même, marchant « incliné, l'épaule droite plus proéminente qu'il n'aurait souhaité, le front penché, la main ballante, comme écrasé par une insupportable lassitude[14] ». Et plus loin encore de l'ennui dont on fait, vers 1900, l'apanage de la femme, enfermée dans une « vie subordonnée » et impuissante à compliquer son existence de risques ou d'aventures, à la dénonciation de la bonne société des salons où s'ourdissent les réputations littéraires, dont Édouard Pailleron tisse sa pièce fameuse, *Le Monde où l'on s'ennuie*, et jusqu'à la condamnation du « soleil noir de l'ennui », pour emprunter les mots d'Henri Lefebvre, qui ronge la société française des années 1960. Et pourtant, toutes ces figures, un même fil les relie, que l'histoire de l'ennui doit justement s'efforcer de dérouler.

Bien entendu, comme toujours en pareille matière, impossible de prétendre séparer le *dit* de l'*éprouvé*. Non seulement parce que l'ordre des sensations qui nous occupe n'est accessible à l'historien que lorsque, pour une raison ou pour une autre, il a été décrit, peint, exprimé, mais plus encore parce que l'expérience ennuyeuse est prise en permanence dans une grammaire expressive (figures, codes, clichés, mots de passe) dont les nuances vont allègrement du vrai au fictif. Les liens qui unissent l'ennui à son expression comptent parmi les territoires les mieux arpentés. On sait combien les littératures du

13 Entre des dizaines d'exemples semblables, voir *Journal des Débats*, 1801, p. 2 : « On va toujours beaucoup à la tragédie mais c'est par ton plus que par un vrai sentiment de ses beautés du moins si l'on en Juge d'après l'ennui peint sur les physionomies. On regarde le genre tragique comme le plus noble et dans tous les tems fut très-noble de s'ennuyer, on s'ennuyoit a la cour on s'ennuyoit chez les grands et cet ennui étoit un honneur. Je serois tenté d'appliquer à ceux qui vont bâiller à la tragédie ce que Voltaire disoit très-injustement des savans, admirateurs d'Homère : *Ils mettent leur gloire à ne pas convenir que l'Iliade les ennuie*. »

14 Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1892, t. 1, p. 65.

XIXe siècle ont pris un malin plaisir à s'en repaître – Balzac, Flaubert, Baudelaire et son « monstre délicat ».

Pas question ici de dresser le grand catalogue des scènes d'ennui. La carrière littéraire du thème importe moins que ce qu'elle permet à l'historien de comprendre. Car s'il a été un bon client de l'activité poétique[15], l'ennui entre surtout dans le tracé de nouvelles volontés de dire le réel, de s'en saisir et, par le récit lui-même, d'en dévoiler la vérité. Dans son style même, un style enfiévré, abrupt et travaillé par le style direct libre, l'incessante évocation de l'ennui qui tenaille *Le Rouge et le Noir* (« Décidément, ce soir, je m'ennuie ») porte non seulement la condamnation de l'intrusion de la moralité et de l'esprit de gravité dans la vie privée (depuis la Révolution, disons), mais elle viendrait aussi dénoncer, en ce « siècle dégénéré et ennuyeux », l'effacement des liens entre l'homme et l'histoire. « Il n'y a plus de passions véritables au XIXe siècle : c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France[16]. » Mais il y a encore autre chose, ici, pour intéresser l'historien. Les mille et un récits appliqués à exprimer l'ennui ne se sont pas bornés à faire de lui un thème légitime ou ennoblissant. Ils ne s'en sont pas tenus à adopter une posture inspirée qui, entre autres distinctions, offrait le délicat plaisir de ranimer le souvenir des temps antiques – Sénèque pour commencer. Ils ont fait de l'ennui un *spectacle social* à part entière, l'ont doté d'une consistance précise, de caractéristiques bien à lui et de lieux communs dont on mesure mal, de la figure grisâtre du notaire à celle des jours de pluie, combien ils viennent par avance ordonner l'appréciation des situations de vie qui s'imposent à nous[17]. On devine mieux combien, n'en déplaise aux amateurs de faits bruts, il serait ruineux de prétendre délivrer l'ennui de ses parements poétiques.

Moins malcommode à arpenter en apparence est la multitude des interprétations et des interprètes qui se sont emparés de l'ennui, en ont disséqué les formes, les causes, les effets, ont inlassablement contribué à faire de lui le lieu légitime d'une interprétation du monde, à partir duquel il devenait possible d'expliquer, de classer et de gouverner les conduites individuelles et les pulsations collectives. Psychiatrie, psychologie, science des mœurs, physiologie industrielle, sociologie du travail, management : le plus étonnant réside sans doute dans la profusion des analyses raisonneuses déployées sans cesse à son sujet en ces deux derniers siècles. L'ennui, sans grande surprise, épouse

15 Sur cette question, lire Norbert Jonard, *L'Ennui dans la littérature européenne, des origines à l'aube du XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, et l'ouvrage classique de Reinhard Kuhn, *The Demon of Noontide. Ennui in Western Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1976.

16 Carlo Ginzburg, « L'âpre vérité. Un défi de Stendhal aux historiens », dans *Le Fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010, p. 249-273.

17 Riches évocations dans Véronique Nahoum-Grappe, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, Paris, Austral, 1995.

le lent avènement des sciences du psychisme et de ses pathologies. Étudiant le développement de la folie et l'essor des suicides, nombre d'aliénistes, à commencer par Brierre de Boismont en 1850, soucieux alors de distinguer l'*humeur* et le *jugement* de l'individu, l'inscrivent au programme des thèmes qui intéressent la médecine. Né, selon eux, sous l'influence des doctrines sensualistes du XVIIIe siècle, mais aussi de l'affaissement des croyances religieuses et de l'« encouragement donné au suicide par les écrivains les plus distingués », l'ennui forme une « maladie morale » de la civilisation moderne. « Le seul traitement qui puisse combattre avec succès cette grave maladie, explique Boismont, est la poursuite constante d'un but d'activité[18]. » Reprise et amendée, cette lecture ordonne pour longtemps la manière de concevoir l'ennui, de parler de lui et d'en éprouver la morsure insidieuse.

Ainsi, l'obsession de la dégénérescence qui s'empare de la société française à la fin du XIXe siècle, et dont la neurasthénie forme l'éclatant mot de passe, institue sans mal cette lecture et en appesantit l'évidence. En 1903, la fameuse « étude psychologique » de l'ennui que publie le philosophe Émile Tardieu en témoigne. En trois cents pages abondamment pillées par la suite, la minutieuse typologie qu'il dresse des formes de l'expérience ennuyeuse – ennui par épuisement, par monotonie, par manque de variété, par satiété, par sentiment du néant de la vie, ennui provincial, conjugal, chez la femme, selon les âges, etc. – fait de l'ennui le dernier rejeton en date de la vie moderne, de ses trépidations et des sollicitations qui sans cesse assaillent l'individu, mais aussi de l'« esprit critique » par lequel l'individu démocratique, éclairé, désabusé de ses illusions d'antan, étranger aux mensonges anciens (religion, sentimentalisme, etc.), « aggrave par la réflexion ses douleurs propres[19] ». Remède ? « Pour vaincre l'ennui, il est bon d'obéir à un devoir, de se dévouer à un idéal. […] À s'intéresser aux *idées*, à se tenir dans le courant général, on rompt avec la médiocrité du sort individuel, on s'élève au-dessus des tristesses du labeur journalier. » L'important, alors, est bien que, dans l'étiologie de cette maladie morale, se trouve non pas la prédisposition individuelle qu'un Esquirol plaçait jadis au principe de la mélancolie, mais bien le retentissement de facteurs sociaux. Du coup, en ses constructions savantes, l'histoire de l'ennui, comme celle, plus large, de la dépression, brossée par Alain Ehrenberg, éclaire moins la *psychologisation* d'un état d'âme, moins la fabrication d'une pathologie moderne, que le façonnement, à l'écart de Dieu et de l'hérédité biologique, d'un mode d'articulation entre l'ordre social et les ressorts psychiques, où se trempe durablement l'opposition moderne entre l'individu et la société[20].

18 Alexandre Brierre de Boismont, *De l'ennui (*tædium vitæ*)*, Paris, impr. Martinet, 1850, cit. p. 12 et 41.

19 Émile Tardieu, *L'Ennui. Étude psychologique*, Paris, Félix Alcan, 1903, cit. p. 212 et 277.

20 Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

C'est au gré d'un cheminement interprétatif assez semblable que l'ennui, scruté jusque-là dans l'univers quotidien, a, au XXe siècle, pris place parmi les sciences du travail industriel. Dans les années 1930, en effet, suivant un basculement que les travaux d'Elton Mayo illustrent à merveille, l'avènement de l'ennui comme domaine d'étude éclaire une métamorphose d'envergure : succédant à la fatigue qui, des décennies durant, avait polarisé l'étude du « moteur humain », ce dernier donne à l'historien l'occasion de suivre le passage d'une conception centrée sur la dimension physique du travail et de sa rationalisation à une autre, davantage subjective, et qui, soucieuse de la monotonie du labeur et du sentiment de lassitude qu'il suscite, réserve désormais une place de choix aux relations collectives de travail et à l'adaptation du travailleur à sa besogne[21]. Le trait est plus important qu'il n'y paraît. Libérant une parole ouvrière en la matière, cette prise en compte de l'ennui, dont la sociologie française du travail explore activement la piste durant les Trente Glorieuses, témoigne de la gestation d'un nouveau canevas d'analyse de la société industrielle, où, qu'il suffise de lire Georges Friedmann, l'abrutissement mental et l'absence d'intérêt au travail ordonnent les raisonnements et les critiques. « La vieille malédiction demeure. Seule la formule a changé : Tu gagneras ton pain dans la tristesse et l'ennui[22]. »

D'une façon plus générale, glissant du symptôme à la cause, l'ennui a, sous des formes étonnamment stables, constitué une catégorie des déchiffrements sociaux et politiques du cours des choses. Suivant une théorie ancienne, mi-sérieuse mi-amusée, dont il faudrait pouvoir suivre avec soin les nuances historiques, certains n'ont pas rechigné à faire de lui, excusez du peu, le moteur des actions humaines. Le principe est simple : si les plaisirs ne varient pas, ils lassent et inclinent à s'en chercher de nouveaux. Prenez Alain, le philosophe. « Les guerres, dit-il sans sourire, sont peut-être premièrement un remède à l'ennui ; on expliquerait ainsi que ceux qui sont le plus disposés à accepter la guerre, sinon à la vouloir, sont souvent ceux qui ont le plus à perdre. La peur de mourir est une pensée d'oisif, aussitôt effacée par une action pressante, si dangereuse qu'elle soit[23]. » Le motif a fait carrière. Et il n'est pas jusqu'à Durkheim qui, en 1893, et pour mieux s'en débarrasser, on s'en doute, discute sérieusement l'efficacité de l'ennui dans le travail d'organisation des sociétés modernes. On peut toujours se gausser de ces lectures ; elles disent néanmoins combien l'ennui, s'il n'appartient pas en propre au patrimoine conceptuel des sciences historiques, a pu fournir,

21 Sur ce basculement historique : Marc Loriol, « Donner un sens à la plainte de fatigue au travail », *L'Année sociologique*, vol. 53/2, 2003, p. 459-485, et plus largement id., *Le Temps de la fatigue. La gestion sociale du mal-être au travail*, Paris, Anthropos, 2000.

22 Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard, 1950, p. 67.

23 Alain, « L'ennui » [1909], *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1928, p. 93-95.

buissonnière mais insistante, une manière de donner du sens à l'activité des hommes en société.

Et à ce sujet, l'essentiel réside plus largement dans l'habitude avec laquelle, en ces deux siècles, les hommes ont pris soin de faire parler l'ennui, non pas seulement de le dire et de lui donner consistance, mais bel et bien de le hisser sur la scène des problèmes collectifs, de faire de lui l'annonce du grondement qui couve et le moteur du tremblement qui vient. « La France est une nation qui s'ennuie ». Le mot de Lamartine est connu ; il agite en 1848 le spectre du changement politique, et habilement l'adosse au sourd mécontentement populaire ainsi objectivé. Un siècle et des poussières plus loin, dans la France gaulliste de mars 1968, et avec une tout autre ambition, on le devine, Pierre Viansson-Ponté en retrouve le ton eschatologique. « La France s'ennuie », explique-t-il. Mais le ressort a changé. « Dans une France presque réduite à l'Hexagone, qui n'est pas vraiment malheureuse ni vraiment prospère, en paix avec tout le monde, l'ardeur et l'imagination sont aussi nécessaires que le bien-être et l'expansion. » L'ennui, commodément érigé en vérité populaire parlante, plaide ici pour l'émergence d'un projet politique de société, d'un horizon collectif capable de susciter l'élan du peuple. « S'il n'est pas satisfait, conclut Viansson, l'anesthésie risque de provoquer la consomption. Et à la limite, cela s'est vu, un pays peut aussi périr d'ennui[24]. » Mai 68 se chargea, du moins, d'en faire taire la menace.

À l'ombre de ces usages sonores, épisodes précieux dans l'histoire des modes d'objectivation de la volonté collective, l'ennui, comme s'il détenait quelque secret capital, a donné lieu à des interprétations plus vivaces. Il est frappant, ainsi, de remarquer combien, à dater des années 1960, suivant des ressorts sociaux et intellectuels qui resteraient à élucider avec soin mais dont on peut du moins soupçonner qu'ils empruntent à l'essor de la doctrine personnaliste et à l'efficace diffusion qu'elle trouve dans les sciences sociales de l'époque, combien, donc, l'ennui, dûment constitué en menace publique (parmi d'autres), représente une pièce de choix dans le tracé des pathologies modernes. La mère de famille des grands ensembles se montre volage ? La faute à l'ennui, et aux distractions trop maigrelettes que lui ménage l'existence des villes nouvelles. La jeunesse désœuvrée de banlieue verse dans la délinquance ? La faute à l'ennui. En des années où triomphe la morale de l'activité épanouissante et librement choisie, et où règne surtout l'approche psychosociale des problèmes sociaux, s'impose, revisitant l'ancienne, une nouvelle arithmétique morale : *classes ennuyées, classes dangereuses*. Ressassée en chœur par les travailleurs sociaux, les sociologues, les urbanistes et les éditorialistes de renom, la conviction, dont on ignore alors qu'elle est promise à une interminable pérennité, prend des allures de vérité révélée. L'ennui, à suivre la très sérieuse *Carte des pathologies par commune* que dresse en 1971 l'institut en charge de l'aménagement de

24 Pierre Viansson-Ponté, « La France s'ennuie », *Le Monde*, 15 mars 1968.

la Région parisienne, et qui en souligne l'extrême emprise à La Courneuve, à Épinay ou à Sarcelles, tient, à l'égal de l'alcool, de la prostitution ou du suicide, sa place dans la grande entreprise qui vise alors à décrire et à guérir le « mal des grands ensembles[25] ». Bref, le voilà devenu une catégorie instituée d'intellection et de qualification des problèmes de société.

Les stratégies d'évitement de l'ennui, et plus largement la multitude des activités qui se réclament de sa fécondité, forment le dernier domaine à embrasser. Un domaine proprement interminable, à vrai dire, et aussi vieux que l'ennui lui-même. Au jeu des antécédences, *Le Chasse-ennuy, ou l'honneste entretien des bonnes compagnies*, publié à Paris en 1600, avec ses histoires exemplaires et ses anecdotes mémorables, fait un ancêtre assez présentable à la longue suite des recettes, des conseils et des modèles de distraction destinés à tromper l'ennui, à s'en prémunir ou à le rendre productif. Les remèdes à l'ennui, qu'un abondant discours normatif se charge de proposer, ont, eux aussi, de quoi décourager l'inventaire : la conversation, les jeux, les plaisirs de la table, du sexe, des voyages, un simple passe-temps ou une bonne insurrection. « Que de remèdes l'homme n'a-t-il pas inventés contre ce mal, résumait Rémy de Gourmont en 1908, remèdes, hélas ! souvent plus ennuyeux encore que l'ennui même. Leur nom général est "plaisirs", qu'il ne faut pas confondre avec "plaisir"[26]. » L'emploi du temps bien quadrillé qu'adoptent les grandes institutions du XIXe siècle, école, armée, prison, soucieuses comme on sait d'éloigner les ferments du désordre, en porte pour partie la marque.

Mais le principal remède, à suivre les experts de l'expérience ennuyeuse (et ils furent nombreux), est ailleurs. Non pas dans la distraction, ni même dans la chaîne bien réglée des activités. Plutôt dans un art de vivre dont les édits, s'ils ont à coup sûr beaucoup varié durant les deux siècles qui nous occupent, se sont profondément enracinés dans la morale des conduites individuelles, enracinant du même coup l'ennui parmi les modes de production et de reproduction des valeurs collectives. Pour échapper à l'ennui, cet « indestructible ennemi », explique, entre mille exemples, et de bien plus précoces, un magazine féminin en 1923, il faut « savoir s'ennuyer », autrement dit apprendre à « faire de bonne grâce tout ce qui fait partie de nos devoirs et que nous taxons souvent de corvée[27] ». L'ennui, en somme, forme une expérience où s'aguerrit la discipline des manières d'être.

À l'autre bout de cette interminable rhétorique, il faut encore faire une place à l'éloge de l'ennui. Parce qu'il place l'individu face à lui-même, qu'il

25 Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne, décembre 1971. Reproduite dans Sylvie Tissot et Franck Poupeau, « La spatialisation des problèmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 159, 2005, p. 4.

26 Rémy de Gourmont, *Promenades philosophiques*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 211-217.

27 *Les Dimanches de la femme*, 11 février 1923.

lui fait toucher du doigt la vacuité de sa condition et parce qu'il aiguillonne en lui le désir de la dépasser, ce dernier, affirme un discours tenace qui, au XVIIIe siècle, avait pris la mélancolie pour lieu d'élection, sait être aussi d'une heureuse fécondité. « La crainte de s'ennuyer a fait naître les plaisirs », affirme l'*Art de ne point s'ennuyer* en 1715. On lui doit, à suivre Chateaubriand et tant d'autres après lui, les pages, les pièces et les poèmes parmi les mieux ciselés de la culture française. Frappé au coin des postures romantiques, le trait mérite pourtant une plus ample attention. Car ici réside une tension décisive, et qui traverse toute histoire de l'ennui. Produit pour partie des normes collectives qui enserrent les sensibilités et les situations de vie, ce dernier, parce qu'il marque l'indifférence passagère à ce qui se joue, apparaît aussi comme un espace de liberté à leur égard. Un pas de côté qui suspend la soumission fataliste aux forces du monde, et qui, dans la disparition, passagère elle aussi, des injonctions et des indications qui ordonnent sans cesse *ce qui est à faire*, fait entrevoir, entre deux abattements, un autre horizon possible, le long duquel peuvent se déployer, fût-ce à l'état d'illusions, les formes de la créativité personnelle. « Mais où est le médecin qui ordonnera de bâiller tous les quarts d'heure ? », ironisait Alain – le philosophe.

La chose est plus sérieuse qu'il n'y paraît. À côté du mauvais ennui, si vain et périlleux, elle en fait surgir un autre, bon, fertile et fructueux. Un ennui qui, pour peu qu'on s'y arrête, vaut moins pour lui-même que pour la critique sociale dont il autorise la formulation. Difficile de ne pas voir en effet combien la célébration du « droit personnel à l'ennui », que dispense Siegfried Kracauer dans l'Allemagne des années 1920 – et trente ou quarante ans plus tard les analystes français de la société de consommation –, porte en réalité une sorte de morale aristocratique du bon loisir, où l'ennui, contre les « faux besoins » que remplissent les jouissances faciles, radio, etc., s'offre à inculquer purement et simplement le bon rapport au monde. « Les êtres humains qui aujourd'hui ont encore le temps de s'ennuyer et cependant ne s'ennuient pas sont certainement tout aussi ennuyeux que les autres qui n'ont pas le temps de s'ennuyer[28]. »

L'histoire qui se dessine ainsi a du moins le mérite du foisonnement. Il va de soi qu'elle demeure largement à écrire. Car l'ennui, et c'est peut-être bien la principale leçon du présent ouvrage, est d'une plus grande importance historique que ne le laisse supposer l'humeur désinvolte avec laquelle on se plaît à le considérer. Fruit de ces constructions inlassablement enchevêtrées, l'ennui n'est pas seulement mêlé à l'incessante métamorphose des modes de présence au monde, il n'a, pour ainsi dire, pas cessé d'être convoqué, sous des formes différentes, par des hommes et des femmes soucieux de donner

28 Siegfried Kracauer, « Ennui » [1963], dans *L'Ornement de la masse. Essais sur la modernité weimarienne*, Paris, La Découverte, 2008, p. 295.

du prix à leur époque ou de la mettre en procès. Et de ce point de vue, ce qui étonne le plus, avec l'ennui, c'est bien qu'on ne s'étonne pas de la facilité qui est la nôtre à lui trouver sans cesse du sens. Mais l'intérêt de cette histoire ne se borne évidemment pas là. Parce qu'il appartient à l'instant, et parce qu'il relève de l'expérience circonstanciée, l'ennui a le mérite, et il n'est pas mince, de plaider pour une histoire attentive aux fragments, aux écarts provisoires qui s'insinuent dans le cours des choses, de donner un statut à ces trouées maussades où pâlit l'intérêt du monde et d'en faire le lieu du récit historien, écornant ainsi la vision volontiers globalisante des hommes en société. Et parce que l'ennui est réputé procéder de la sacro-sainte expérience personnelle, parce qu'il s'épanouit prétendument dans l'impossibilité passagère de se prendre au jeu social, il a aussi pour intérêt de jeter de l'intelligibilité sur les rapports problématiques qu'entretiennent la réalité vécue et les procédures complexes de formalisation qui la composent et la recomposent sans cesse, et plus précisément sur les modes passés de construction sociale de l'individu, dès lors qu'ils savent se faire passer pour des états d'âme tout ce qu'il y a de personnel. En portant l'attention sur les XIXe et XXe siècles, et en prenant pour objet aussi bien les manières de le désigner, de l'exprimer, de lui attribuer des propriétés bien à lui, de le faire parler et d'opérer de fermes classements sociaux à partir de lui (bon et mauvais ennui, ennui de lassitude ou de satiété, ennui petit bourgeois, etc.), nous avons cherché à montrer que l'ennui a pris, en ces deux siècles, une part importante dans la gestation des sociétés contemporaines.

Pour ce faire, l'ouvrage enchaîne trois parties qui, chacune à sa façon, réunissant une vingtaine d'historiens (du social, du culturel et des sciences), mais aussi de sociologues, de spécialistes des arts et des littératures, tire les fils esquissés ici. La première, « De la philosophie à la médecine », se consacre aux constructions savantes de l'ennui, retrace les emprunts et la circulation longue des conceptions en la matière. La deuxième, dédiée aux « Nouvelles manières de dire », envisage plus spécialement l'avènement, dans les sociétés contemporaines, d'une insistance neuve à exprimer l'ennui et d'une inventivité, neuve elle aussi, dans les façons de le faire. La troisième partie, enfin, s'attache aux « Cadres modernes de l'expérience ennuyeuse ». Elle travaille, quant à elle, les lieux et les temps qui, du dimanche aux grands ensembles, ont noué leur gestation à la présence de l'ennui. Enfin, puisque les pistes ouvertes en ces pages n'ont d'autre vocation que de faire émerger un objet d'étude dont l'exploration ne fait que commencer, le livre se clôt (sans se clore) par une « Ouverture » soucieuse de prolonger le cheminement en compagnie de l'ennui.

> Mais j'éprouve, à mon tour, un bien grand embarras :
> Je voudrais bien savoir si vous ne dormez pas[29].

29 Charles Boissière, *Éloge de l'ennui*, *op. cit.*, p. 11.